

Retours d'Amérique

Pierre Popovic

Volume 27, numéro 1, printemps 1991

Sociocritique de la poésie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/035838ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/035838ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Popovic, P. (1991). Retours d'Amérique. *Études françaises*, 27(1), 87–102.
<https://doi.org/10.7202/035838ar>

Retours d'Amérique

PIERRE POPOVIC

«C'est un truisme de dire que la question des rapports de l'Amérique et de la littérature québécoise est au moins aussi vieille que celle-ci», écrit Benoît Melançon dans une étude récente¹. Le plus souvent, cette question n'est posée que sous l'angle d'un rapport de détermination ou d'identité, qu'il s'agisse d'étudier l'image des États-Unis dans la littérature québécoise, de relever «l'influence» d'un écrivain ou d'un phénomène socio-culturel états-unien, de circonscrire «l'américanité» de l'imaginaire littéraire québécois. Il est une toute autre façon d'aborder cette question. Elle consiste à observer que, dans le discours social afférent à un état de société et à un moment historique particuliers, se définir par ceci ou cela vous classe ou vous décline; que se voir reconnaître de la classe ou en manquer résulte de manières spécifiques de se dire ou de se dédire qui dépendent des procédures régulatrices de l'hégémonie du discours social. En d'autres termes, se déclarer ou ne pas se déclarer américain au Québec, affirmer ou nier qu'il existe une américanité de la société ou de la littérature québécoises, comportent toujours des enjeux institutionnels et discursifs circonstanciés. De telles assertions ou dénégations sont connectées à des

1. *La Littérature québécoise et l'Amérique. Guide bibliographique*, Montréal, Université de Montréal, Faculté des arts et des sciences, Département d'études françaises, Centre de documentation des études québécoises, coll. «Rapports de recherche», 6, mai 1989, 39 p., p. 1.

idéologèmes et des *topoi* et sont inscrites dans des visions du monde et des configurations idéologiques socialement et historiquement déterminées. Leur banalité même exige des discoureurs un déploiement de l'imagination, un soutènement de l'argumentation qui les rendent aptes à être liées à de nombreux éléments essayant à travers tout le discours social. C'est dans l'esprit d'une théorie du discours social dont Marc Angenot a proposé le modèle que se situe la présente étude². Elle se propose d'examiner la manière dont est thématisée l'Amérique dans plusieurs lieux du discours social des années quarante et du début des années cinquante, puis d'analyser ce qu'un poète comme Claude Gauvreau peut faire d'un tel objet thématique dans son recueil *Étal mixte*, composé entre le 26 juin 1950 et le 16 août 1951, ainsi que le poète automatiste, féru de dates, tenait à le préciser³.

À qui l'observe sur une période qui s'étend de la fin des années trente au milieu des années cinquante, le discours social québécois se présente comme un discours en travail, auquel une reformulation problématique des rôles respectifs de l'individu et de la collectivité inocule une sorte d'énervement dynamique. La qualité cinétique de ce discours, où se côtoient le groulxisme, le duplessisme, le néo-nationalisme et des groupes comme *Cité libre*, les automatistes ou la *Nouvelle Relève*, est perceptible dans le passage d'une représentation globale de la collectivité à des représentations différenciées, d'un individu coupable de ne pas répondre de l'Histoire à un individu innocent du poids qu'elle porte, d'une action à répéter à des transformations à faire, d'une ontologie immuable à une réalité mouvante, de la linéarité du temps à l'historicité de la contingence, d'un patrimoine à conserver à un milieu sur lequel agir, de comportements dictés à des engagements volontaires dans la société. L'émergence — difficile et progressive — de cette axiologie nouvelle indique que l'ordre de légitimation établi s'effrange et déperit. Le «cadre institutionnel» de la société traditionnelle, dont la caractéristique est de reposer

sur le fondement incontesté de la légitimation donnée par certaines interprétations mythiques, religieuses ou métaphysiques de la réalité dans son ensemble, qu'il s'agisse du cosmos ou bien de la société,⁴

2. La majeure partie des outils théoriques convoqués ici provient des travaux de Marc Angenot. On consultera entre autres : *1889. Un état du discours social*, Longueuil, le Préambule, coll. «L'Univers des discours», 1989, 1167 p. et *Ce que l'on dit des Juifs en 1889. Antisémitisme et discours social*, Paris, Presses Universitaires de Vincennes, coll. «Culture et Société», 1989, 190 p.

3. Claude Gauvreau, *Étal mixte (1950-1951)*, dans *Œuvres créatrices complètes établies par l'auteur*, [Montréal], Éditions Parti pris, 1977, 1498 p., p. 211-265. Dans l'article, cette édition sera désignée par le sigle O.C.C.

4. Jürgen Habermas, *la Technique et la science comme idéologie*, Paris, Denoël, 1984, p. 27. Dans la terminologie habermassienne, «le cadre institutionnel d'une société consiste en un ensemble de normes qui guident des interactions médiatisées par le langage» (*ibid.*, p. 23); le caractère inattaquable de la légitimation par le mythe, le religieux ou le métaphysique est typique de la société traditionnelle, alors que la «dissolution par la critique» de cette forme de légitimation constitue l'indice décisif

a perdu de son efficace et de son lustre. Le modèle gnoséologique traditionnel, fondé sur une lecture romanesque historico-épique de l'histoire et du destin de la collectivité, ne semble plus permettre une connaissance satisfaisante du monde. L'histoire groulxiste en propose néanmoins toujours la fable et maintes éclisses de celle-ci ornent encore aussi bien le discours duplessiste que la prose de Paul-Émile Borduas (imagerie médiévale, culte des héros, présence d'un élan vital dans l'évolution historique⁵). Le groulxisme raconte une geste messianique. L'Histoire narre l'aventure héroïque d'une totalité supra-personnelle : le peuple, communauté organique au destin réfléchi par la terre. Cette fiction englobante a pour effet d'assigner aux sujets le devoir de participer à la suite tracée des chapitres et des épisodes. Elle possède un sens issu d'un élan vital dont la vigueur ne se dément que quelquefois, quand la communauté perd le fil de l'histoire, avant de rejaillir plus forte. Ses personnages sont des héros épiques, incarnations vives d'un génie natif jadis béni par la Providence. La langue, la race et la religion sont les valeurs collectives dont ces héros ont la garde, conformément à la trame de l'intrigue. Les individus présents ne sont jamais que projectifs et risquent toujours de se sentir « coupables » dans la mesure où une mission d'intérêt supérieur — perpétuer le génie — surplombe la réalité pratique⁶.

Le potentiel de croyance et de vraisemblable attaché à ce modèle historico-épique s'amenuise au cours et au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Celle-ci catalyse plusieurs phénomènes sociaux et les fait advenir à la conscience collective : l'industrialisation et l'urbanisation, les nouvelles manières d'acheter et de consommer, l'importance de nouveaux intervenants sociaux (les femmes notamment qui ont eu un peu plus accès au marché du travail), la propagation de la culture de masse américaine (cinéma, musique, *comic strips*) font désormais partie intégrante du paysage social. Leur rencontre soudaine avec des formes de légitimation traditionnelles a la force d'un choc, dont

du caractère moderne d'une société (*ibid.*, p. 28 et ss.). Le Québec des années quarante est engagé dans ce processus.

5. Il faudrait faire ici des nuances et raffiner la présentation. Pour un exposé plus détaillé, nous renvoyons au premier volume de notre thèse de doctorat : *la Contradiction du poème. Discours social et poésie au Québec de 1948 à 1953*, Université de Montréal, 1990, 551 f.

6. Ce conflit entre mission d'intérêt supérieur et réalité pratique est un dispositif narratif omniprésent dans le roman littéraire de l'époque. Il est particulièrement bien rendu dans l'un des romans d'André Giroux. Le personnage principal, celui qui monologue dans les lignes suivantes, est atteint d'un cancer. En voici la cause : « Et, en faisant craquer les jointures de ses doigts :

— Il faut que je tienne, tant que je pourrai...

Il a prononcé la dernière phrase comme s'il s'excusait de faire si peu. Comme s'il avait rêvé, à titre de père, de grandes aventures épiques, le sauvetage de son fils peut-être, et il trouve minable que l'héroïsme consiste tout simplement, pour lui, à aller au bureau comme tout le monde. Ils sont loin les grands gestes qu'il avait souhaité le soir de la naissance du petit » (André Giroux, *Le gouffre a toujours soif*, Montréal, Fides, 1967 (rééd.), p. 42).

les historiens ont montré les retombées sur les mentalités et la vie de tous les jours⁷. Dans la prose des idéologues et des doxographes, ce différend est perçu comme le résultat d'une modernisation de la société québécoise, modernisation qui est toujours placée en corrélation avec la découverte et la reconnaissance du caractère américain de cette société et de ceux qui la composent. D'aucuns le déplorent, d'autres l'acceptent, avec circonspection ou sérénité, mais l'unanimité se fait sur ceci : cette présence de l'Amérique est bien là, elle est «en nous» et elle pose un problème. La question de l'Amérique est de la sorte constamment greffée sur le paradigme thématique fondamental du discours social des années quarante : une *menace* pèse sur la communauté.

À la fin des années trente, Lionel Groulx publie ses *Directives* à la jeune génération canadienne-française. Parce qu'il est prêtre et historien, Groulx s'offre en directeur de conscience de la jeunesse. Il met longuement en évidence le spectacle déplorable que présentent l'économie, le social et le politique. L'économie va mal car les richesses du sol et du sous-sol, les fruits du travail et de l'industrie, la maîtrise du capital ont échappé aux «nationaux», ne leur appartiennent plus. Le politique a dévié de sa route et de son rôle, s'est orienté contre la communauté qu'il devait servir : du politique, on a sombré dans la politique. Le social n'a pas meilleure mine : l'assise paysanne de la communauté canadienne-française se désagrège, le prolétariat s'accroît et risque, laissé à lui-même et au chômage, de s'abandonner à de vains mirages ou de s'engager dans des voies contraires au destin et à l'essence de la race, la bourgeoisie et les classes moyennes, enfin, existent à peine. La situation est donc menaçante et Groulx analyse cette menace comme suit : les valeurs ont été dévitalisées par ce qu'il nomme tantôt «l'américanisme économique», tantôt «l'Amérique terrible» (l'expression est d'André Siegfried). Celle-ci fait courir de redoutables dangers au peuple et à son avenir. Pour circonvvenir cette menace, il faudrait que les trois strates susdites soient inspirées par (et soumises à) deux ordres prééminents : le national et le religieux⁸. Il faudrait régénérer de toute urgence l'idée nationale par l'exaltation d'une culture nationale, culture s'entendant ici au sens germanique du terme — civilisation —, soit l'ensemble des caractères communs transmis de génération en génération par une société. Cette culture se transcendera dans une «mystique» qui doit constituer le principe supérieur de toute la vie sociale : elle célébrera une vertu ontologique, une essence communautaire dont toute l'histoire épique du peuple atteste la permanence.

7. Pour un exposé plus précis de cette «situation de discours», voir Paul-André Linteau, René Durocher, Jean-Claude Robert et François Ricard, *Histoire du Québec contemporain. Le Québec depuis 1930*, Montréal, Boréal, 1986, 739 p.

8. Groulx articule le national au catholique par un raisonnement synecdochique : «Messieurs, je suis catholique pour des raisons qui ne tiennent pas à mon patriotisme. Mais je suis patriote pour beaucoup de raisons qui tiennent à mon catholicisme» (*Directives*, Saint-Hyacinthe, Éditions Alerte, 1959 (rééd.), 256 p., p. 69).

Cette perception de l'Amérique est reliée à deux arguments. D'une part à un rejet modéré du capitalisme qui s'enracine dans le souvenir toujours vivace de la crise des années trente. Ce rejet est à la base de deux des utopies sociales les plus importantes du temps : le corporatisme et le coopératisme⁹, qui tentent de trouver une voie moyenne entre le libéralisme classique et le capitalisme de monopole, entre le collectivisme et le fordisme, et qui envisagent d'organiser la formation sociale en groupes nombrables (insérant dans un discours la notion du «plusieurs» entre celles de «l'un» et du «tous»). D'autre part cette Amérique est d'autant plus menaçante qu'elle agresse un individu canadien-français qui est toujours défini comme faible, égaré, perdu. Il s'agit là de l'un des *topoi* les plus courus du discours social de l'après-guerre. Marthe Lemaire-Duguay en donne sa version dans *L'Œil à la fenêtre*. Dans cet essai qui a bien retenu les questions et réponses du *Petit catéchisme*, elle morigène ses contemporains et, plus encore, ses contemporaines, en ramenant leur faiblesse à un certain nombre de péchés de nature (apathie, orgueil, odieuse jalousie, etc.) et écrit ceci :

L'américanisme, avec ses libertés inouïes, diminue, à vue d'œil, la pureté de nos mœurs ! Que d'inventions modernes déversent, à doses répétées, le poison dans la rue, sur les grandes routes, vers les plages, même dans les foyers. L'auto, le cinéma, la radio : voilà autant de bienfaits appelés à contribuer à la joie de vivre, mais que l'esprit du mal ne cesse d'infester de microbes pernicioeux pour la morale¹⁰.

Ces phrases, pour peu qu'on les désencombre de leur *pathos* indigné, sont intéressantes à plus d'un titre. Par les mots «à doses répétées» qui indiquent un envahissement massif, continu. Par cette séquence : «l'auto, le cinéma, la radio», qu'il faut traduire par : 1° la ford et le fordisme ; 2° Hollywood et la culture populaire ; 3° la voix de l'Amérique vient s'emparer des «mots de la tribu». Il entre quelque fascination dans ce rejet de l'américanisme et de ses «libertés inouïes» et il faut noter qu'à l'inverse de Groulx, qui pense qu'une revitalisation de la culture nationale viendra à bout de la menace que fait peser cette Amérique terrible, Marthe Lemaire-Duguay croit que la culture populaire est déjà atteinte. Ce qu'elle laisse entendre est que la modernisation pourrait être une bonne chose si elle n'était entachée d'américanisation, cet «esprit du mal», autrement dit, que l'américanisme, ce serait très bien sans l'Amérique. Elle n'est pas la seule à s'inquiéter du présent et de l'avenir. Dotée d'un coefficient de recevabilité doxique maximal, la question de l'Amérique est portée par la topique générale, elle constitue l'un de ces sujets dont discourt tout le *socius*. Dans

9. Cf. (entre autres) Victor Barbeau, *Initiation à l'humain*, Montréal, Éditions de la «Familiale», [1944], 172 p. et François Hertel, *Pour un ordre personneliste*, Montréal, Éditions de l'Arbre, [1942], 330 p.

10. Marthe Lemaire-Duguay, *L'Œil à la fenêtre*, Victoriaville, chez l'auteur, 1950, p. 56.

l'Indépendance du Canada, Groulx invite l'ensemble des Canadiens à suivre l'exemple des Canadiens français et à résister encore et toujours à l'envahisseur¹¹. Édouard Montpetit décrit le Canadien français comme un être hybride, français et américain, avant d'affirmer que «l'américanisme [...] n'est un danger que si nous nous laissons dominer par lui plutôt que de le prendre en croupe dans notre course vers l'étoile¹²», ce qui ne l'empêche pas d'être prudent, de célébrer trois bastions de résistance (l'école primaire, le collège et l'Université) et d'affirmer que le salut se trouve dans une culture mise au service des traditions («religion, langue, droit, paroisse, famille, personnalité»). Esdras Minville soutient que l'enseignement du civisme est le seul pare-choc efficace contre les impérialismes de tout poil, que le patriotisme et le catholicisme sont les seules bases sérieuses d'une culture nationale capable d'éviter la contamination économique continentale¹³. Dans la sphère politique, l'image de Maurice Duplessis n'est pas seulement celle du héros et du chef héritier des vertus de la race, mais aussi celle de l'homme du jour qui, après avoir prononcé un discours hautement autonomiste dans lequel il promettait de veiller à l'entretien des Églises, s'en va prendre le train pour New York, afin d'aller rendre d'autres cultes, en des lieux où les héros ne deviennent dieux que s'ils font coïncider la trajectoire perverse d'une balle avec celle d'un bâton qui ne l'est pas moins, performance qui les projette dans un temple : celui de la renommée.

Ces quelques exemples le suggèrent déjà : tout au long des années quarante, ce thème de l'Amérique, enchaîné au paradigme central de la menace communautaire, se déplace et se transforme. La plupart des argumentations l'opposent à de longues «définitions» du type canadien-français, de sa «mentalité» ou de son «tempérament¹⁴». Les deux modifications essentielles subies par cet objet doxique sont que la rumeur passe de l'économique au culturel et que, de menace, l'Amérique devient peu à peu évidence, épreuve et enfin risque à courir. Cela ne se produit que pas à pas. Dans le champ historique, Gustave Lanctot, l'un des concurrents de Groulx, entrouvre une première porte en montrant que l'économie locale a toujours accueilli les capitaux

11. Lionel Groulx, *L'Indépendance du Canada*, Montréal, Éditions de l'Action nationale, [1949], 175 p.

12. Édouard Montpetit, *Reflets d'Amérique*, Montréal, Éditions Valiquette, 1940, 253 p., p. 253.

13. Esdras Minville, *Le Citoyen canadien-français. Notes pour servir à l'enseignement du civisme*, Montréal, Fides, 1946, 277 p., p. 65-94.

14. Dans son célèbre *Manuel d'histoire de la littérature canadienne de langue française*, Camille Roy relie la littérature québécoise au «tempérament» de la collectivité (le modèle lansonien joue ici un rôle). Il affirme que, au fil de l'histoire collective, des changements survinrent dans le caractère national. L'une des raisons de ces modifications est celle-ci : la contamination du matérialisme états-unien détourna le Canadien français de la vie intellectuelle et lui fit préférer le monde des affaires et les «préoccupations d'ordre utilitaire».

venus du sud, mais il se réfère lui aussi à une essence collective et demeure attaché à la même figure du type et à l'imagologie¹⁵ générale :

Restée française, la mentalité du Québécois diffère essentiellement de celle de l'Américain. Ce dernier est grégaire, entier, pratique et novateur, tandis que le premier est individualiste, tolérant, idéologique et traditionaliste¹⁶.

Tout discoureur tire sa légitimité de cette guise : l'énonciateur averti possède une «connaissance» assurée de la nature profonde de la communauté. Il s'agit bien de profondeur et de surface :

C'est que, même dans l'ambiance nord-américaine, le Québec constitue une nationalité distincte par son histoire, sa langue et sa religion. [...] De fait, grattez un Québécois et vous y trouverez un Français¹⁷.

Cette résistance intérieure prouve que «l'américanisme n'a guère réussi à entamer l'essence même du Québec¹⁸». Dans un essai très proche du groulxisme puisqu'il réclame lui aussi l'avènement d'une «mystique nationale», François Hertel consacre un long chapitre à la question «Qu'est-ce qu'un Canadien français?» et répond à celle-ci par le dénombrement des qualités et défauts collectifs. «Français par l'histoire» et «Américain par la géographie», le Canadien français possède des qualités françaises : traditionalisme, bon sens et culte de la personnalité, mais a les défauts correspondants : crainte de l'innovation («[nous sommes] beaucoup plus provinciaux que parisiens»), manque d'audace, individualisme exacerbé («C'est la rançon de la personnalité»), alors que de l'Américain il a le sens de la débrouillardise et de la générosité, mais une propension au laisser-aller, à la naïveté, au goût pour le «bluff» et la «façade». Si Hertel conçoit aussi l'Amérique comme un danger, auquel une «mystique nationale» et «positive» permettrait de faire face car elle conduirait

vite à prendre en grippe la T.S.F. américaine, le cinéma américain, le magazine américain, le journal à l'américaine, tous poisons qui nous intoxiquent et qui entravent notre plein épanouissement dans la vie de tous les jours¹⁹,

15. Dans ses travaux sur l'année 1889, Marc Angenot emprunte ce terme à l'histoire culturelle et le définit comme suit : «la connaissance de l'étranger se compose d'une galerie de "types" nationaux pourvus d'un pauvre faisceau de traits moraux et physiques et de micro-récits qui définissent sommairement l'Anglais, le Russe, le Yankee, le Teuton et les peuples "rastaquouères" avec leurs bizarreries et leurs ridicules *sui generis*. Cette galerie de types, c'est ce que certains historiens culturels appellent une "imagologie"» (1889. *Un état du discours social*, p. 270).

16. Gustave Lanctot, «Le Québec et les États-Unis. 1867-1937», dans Gustave Lanctot (dir.), *Les Canadiens français et leurs voisins du sud*, Montréal, Éditions Bernard Valiquette, 1941, 322 p., p. 267-310, p. 280. La graphie «Québécois» est une graphie d'époque.

17. Gustave Lanctot, *op. cit.*, p. 306.

18. *Ibid.*, p. 306.

19. François Hertel, *Nous ferons l'avenir*, Montréal, Fides, 1945, 135 p., p. 68.

tout son livre repose néanmoins sur un préalable: il faut accepter de composer avec «notre sort d'Américains». Hertel demeure cependant empêtré dans une insistante nationalisation du type canadien-français. Dans le domaine paralittéraire, Pierre Saurel use le même lieu commun jusqu'à la corde dans les *Aventures d'Ixe-13*, «l'as des espions canadiens»: quand il fait dire à l'un de ses personnages que «Les Canadiens aiment à prendre un petit coup de temps en temps...²⁰», il emploie la même image doxique qui autorise Hertel à avancer que «Certes, il [*i.e.* le Canadien français] a l'ivresse bruyante et il manque de tenue quand il s'échauffe²¹.»

Une courte polémique dans les pages de *l'Action nationale* au cours de l'année 1952 indique la manière dont cet objet doxique se transforme. L'escarmouche inaugurale oppose Gilles Marcotte à André Laurendeau. Le premier affirme que le type canadien-français, au sens où Groulx pouvait l'entendre, n'existe plus, qu'aucune spécificité culturelle ne suffirait à le définir comme tel, que, désormais, «le Canadien français est un homme sans civilisation, partagé entre ce qui lui reste d'une vieille culture française (à peine canadianisée) et le *way of life* essentiellement niveleur de l'Américain». Et Gilles Marcotte d'ajouter:

Il est certain qu'un type d'homme américain est en voie de formation, selon les exigences d'un paysage nouveau, et que le Canadien français devra se couler de quelque façon dans le moule. Toute la question est de savoir s'il pourra s'y couler... français. Seule une civilisation autonome, une lente maturation de ses forces intérieures, le lui permettrait. Les défenses politiques sont de peu de poids, dans une telle conjoncture. C'est une question de temps, de circonstances...²²

Outre qu'elles indiquent chez l'auteur du *Roman à l'imparfait* une belle continuité de pensée (et une fascination pour les mêmes mots: «circonstances» par exemple), ces lignes ont le souci remarquable de confier au culturel (et particulièrement au littéraire²³) le soin de bâtir le discours de l'identité communautaire. Laurendeau le prend un peu de haut mais est vaguement intrigué quand même. Il rétorque à son jeune collaborateur que s'il prend la peine de s'interroger sur un mort, c'est que celui-ci bouge encore et qu'il ne l'est pas tant que cela. Le type canadien-français, argue-t-il, se reconnaît «si on consent à le chercher

20. *Ixe-13. Les plus belles aventures de l'as des espions canadiens écrites par Pierre Saurel et présentées par Paralique*, Montréal, Éditions Quinze, 1981 (rééd.), 350 p., p. 64. Les points de suspension de cette phrase convient le lecteur à mesurer leur poids de sous-entendus.

21. François Hertel, *op. cit.*, p. 35.

22. Gilles Marcotte, «Que deviendra ce perplexe?», *l'Action nationale*, 39: 2, mars 1952, p. 164-166, p. 166.

23. L'article commence comme suit: «Le problème que je veux porter à votre attention ne relève pas expressément de la critique littéraire, mais il la conditionne à un tel point qu'il m'est impossible de l'ignorer» (Gilles Marcotte, *ibid.*, p. 164).

dans d'humbles choses²⁴ : le «cœur du cœur» n'aurait pas encore été atteint. La discussion aurait pu s'arrêter là mais elle rebondit avec l'intervention de Rex Desmarchais. Dans l'expectative, celui-ci propose à toutes fins utiles de «faire comme si» le mort n'était que malade, afin de rameuter toutes les forces vives susceptibles d'amorcer une guérison, ce qui aurait «l'inappréciable avantage de donner un sens à notre vie²⁵». Dans l'espoir d'éviter la contamination par le virus américain, il se prononce en faveur d'une revigoration de l'héritage français et clame que cette option ne pourra triompher que si elle est entérinée par «chacun de nous». Gilles Marcotte lui répond par un «oui, mais...», signalant qu'il se sent effectivement bien une «âme furieusement française» mais qu'il n'en est pas moins «différent du Français par mille points» qu'il ne saurait identifier avec certitude mais qui, de toute évidence, résultent de la nécessité historique de composer avec les cultures anglaise et américaine. À son avis, il est réaliste d'accepter ces influences, nécessaire d'«aimer la France en ne refusant pas l'Amérique» pour «habiter réellement notre pays²⁶». Il serait évidemment vain de se demander lequel des trois intervenants tint le bon bout. Mais il est par contre utile de constater qu'ils s'entendent sur plusieurs points. Il est d'abord manifeste que savoir ce qu'est un Canadien français ne va plus de soi, qu'il faudra agir pour parvenir éventuellement à en décider, et surtout : agir par la culture; que chacun d'eux reconduise la même métaphore de la mort et de la maladie en est révélateur. Il est aussi clair que cette difficulté à spécifier l'être d'ici (preuve que les définitions immanentes de type groulxiste sont insatisfaisantes) ouvre un espace d'incertitude et d'angoisse, c'est-à-dire un espace d'indécision entre le personnel et le collectif, entre ce qui est et ce qui est accoutumé à le représenter.

L'essai publié par Jean-Charles Falardeau dans les *Essais sur le Québec contemporain* franchit un pas de plus et illustre que le refus ou la crainte de l'américanisation se transforme en acceptation, que les argumentations fondées sur la définition préalable d'un type canadien-français cèdent la place à une représentation nouvelle selon laquelle chaque individu peut et doit «se trouver» au terme d'une connaissance concrète et personnelle du milieu où il vit.

La façon dont est traité le «problème social» dans le champ des sciences humaines alors en pleine extension est en effet particulièrement intéressante. Falardeau part d'une optique transversale, horizontale, non déterministe et verticale (historique), pour étudier l'évolution de la société québécoise. Il ne considère pas l'industrialisation de la province comme un phénomène soudain et inattendu qui serait venu briser

24. André L[aurendeau], «Sur l'avenir d'un mort», *l'Action nationale*, 39: 2, mars 1952, p. 167-168, p. 168.

25. Rex Desmarchais, «Servir une cause incertaine», *l'Action nationale*, 39: 4, mai 1952, p. 308-315, p. 309.

26. Gilles Marcotte, «Option française? Oui, mais...», *l'Action nationale*, 39: 4, mai 1952, p. 316-319, p. 319.

net le rêve de continuité traditionnelle mais fait valoir que «changements technologiques et états sociaux sont intimement conjugués», qu'ils s'appellent l'un l'autre en sorte que «l'évolution québécoise ne fut, en définitive, rien d'autre que l'expérience à l'échelle régionale d'une immense évolution économique qu'ont dû subir, à diverses périodes de l'histoire, toutes les régions nord-américaines²⁷». Cette dernière affirmation est le corollaire d'un diagnostic beaucoup plus définitif: l'américanisation en profondeur de la société québécoise. En comparaison des craintes de Groulx vis-à-vis de la diffusion de la culture américaine, c'est une véritable découverte — et acceptation — de l'Amérique dont rend compte Falardeau. Cette évidence, il la module sur plusieurs gammes. D'une part le développement de l'économie québécoise exigeait la présence d'investissements étrangers, principalement états-unis, et cette arrivée de capitaux s'opéra avec le consentement, tacite ou exprimé, de la population, des élites et des gouvernements. D'autre part les mœurs, la culture, les deux phénomènes majeurs qui ont marqué la société québécoise récente, soit l'industrialisation et l'urbanisation, sont directement rattachés aux manières américaines de vivre et de penser:

De fait, le processus fondamental de notre société dont traitent directement ou indirectement les études de ce volume et dont l'industrialisation ne fut en définitive qu'une des manifestations est celui de l'américanisation. [...] Tout bien considéré, la notion d'américanisation n'est pas loin de désigner les mêmes réalités que sous-entend le concept d'urbanisation²⁸.

Des incidences considérables s'ensuivent.

Entre Montréal et la province s'établit désormais une relation d'inéquation. Tête de pont de l'Amérique, Montréal est enkystée dans l'homogénéité, elle devance la province, elle est devenue laboratoire exogène, arène problématique, enclave de la vitesse convulsive, un véritable étouffe-chrétien logé dans la gorge de la pensée identitaire:

Elle est, par vocation inéluctable, le lieu où les problèmes se posent d'abord, où se concrétisent les modèles nouveaux d'action et de pensée, où se produisent les chocs sociaux importants, où s'élaborent les institutions nouvelles et où s'accroît la sécularisation de la pensée canadienne-française²⁹.

La notion d'américanisation demeure imprécise et ambiguë: elle n'est guère distincte de celle de modernisation sociale, englobe à la fois des phénomènes structurels inévitables (industrialisation, accroissement de la concentration urbaine) et une invasion culturelle toujours regardée d'un œil suspicieux. Mais l'important est que se dessine par

27. Jean-Charles Falardeau, «Perspectives», dans *Essais sur le Québec contemporain*, Québec, PUL, 1953, p. 240.

28. Jean-Charles Falardeau, *op. cit.*, p. 251, p. 252.

29. *Ibid.*, p. 252.

son entremise une séparation du social et du culturel. Groulx l'avait déjà aperçue mais il voulait recoudre les deux pièces. Dans le texte de Falardeau, la scission est enregistrée comme telle. Il montre que cette dernière souligne un mode de vie urbain déjà de mise, qu'elle signale un bouleversement des mentalités, une crise, si l'on veut, mais une crise sans bris. Car cette crise n'est plus un empêchement, une blessure, le résultat d'une faiblesse ou d'une rupture décevante. Au contraire. Le changement, perceptible d'évidence pour tout observateur rationnel, a, d'une certaine manière, toujours déjà eu lieu. À l'Histoire se substitue dès lors une évolution à laquelle rendra justice le récit de la continuité de cette crise (et non le roman d'une crise dans la continuité). De la sorte, la notion d'américanisation est discrète en cela qu'elle s'oppose à la légitimité du discours traditionnel et permet de renverser la nouveauté éternelle de la tradition en tradition continue de l'innovation. Cela revient à désigner l'américanisation comme le symptôme d'une épreuve qu'il faut affronter parce qu'elle confère un statut d'historicité et le titre de valeur à l'expérience aventureuse du contingent.

C'est aussi dans la contingence que l'américanisation de la société se convertit en l'américanité de l'individu. Compte tenu de la prégnance discursive des définitions «typiques», cette transmutation débouche «naturellement» sur une question d'identité. La réponse qui filtre de la pensée du sociologue de l'Université Laval est que l'identité québécoise relèvera strictement du champ culturel et d'un esprit, d'une attitude mentale, surimposés à une société, une économie et un régime politique résolument «américains». La culture ne devra pas être française par descendance ni devenir américaine par osmose. Elle sera spécifique, traduira l'expérience réelle d'individus qui ne seront plus définis comme les émanations d'un héroïsme mythique, mais par leur inscription dans une situation et dans un milieu, autrement dit: par leur conscience, leur vie intérieure, leurs intérêts privés et, de fil en aiguille, par leur accès à la propriété privée et intellectuelle. Cette ouverture créée entre le social et le culturel ménage un espace d'indécision qui appelle toute une reconstruction symbolique. Simulacre d'identité par excellence, le fleurdelisé adopté en 1948 par le gouvernement Duplessis avait taillé la première pierre. L'adjectif «québécois» dont use quelquefois Falardeau en est une autre trace. Il n'est pas fortuit que dans le champ littéraire du temps la poésie soit choisie le lieu par excellence du symbolique; c'est elle qui est appelée à combler cette béance, en sorte que la légitimation par l'essence et par l'Histoire fléchit au bénéfice d'une légitimation symbolique de type poétique.

Il était nécessaire de reconstruire cet objet doxique³⁰ et de suivre les modifications qu'il encourt dans les années quarante pour comprendre le traitement que reçoit cette «question de l'Amérique» dans la poésie de Claude Gauvreau. La sociocritique du poème se doit de fonder son analyse interne des textes sur une herméneutique qui immerge le poème dans l'ensemble de ce qui se dit, au lieu de le placer dans un en-dehors confortable (en regard de blocs monolithiques tels que «l'idéologie dominante» ou, aujourd'hui, «l'Idéologie» tout court). Une telle démarche amène à penser la poésie comme une intervention sur les lieux du discours social, intervention qui peut être une simple reconduction doxique (fonction remplie par la plupart des productions du champ poétique considéré dans son ensemble), une tentative de détournement topique ou une contradiction.

Que devient ce thème de l'Amérique (et les *topoi* qui lui sont accolés) dans le recueil *Étal mixte* de Claude Gauvreau? Il se voit à la fois reconduit, détourné, déconstruit et reconstruit, ou, pour emprunter des verbes gauvréens : avalé et régurgité. Il se fragmente et se dissémine au gré de la poly-isotopie mise en place par le recueil. Cette poly-isotopie, le titre la met d'emblée en place. Gauvreau annonce, en jouant sur les possibilités sémantiques et phoniques du mot «étal», quatre des réseaux sémiologiques que les textes vont tisser. Le premier est celui du marché, puisque l'étal est la table où le commerçant dispose ses marchandises dans les marchés publics. Le second emmène le lecteur dans une boucherie, où l'étal est la table sur laquelle se découpent les morceaux de viande. Ces deux premiers réseaux donnent à lire la façon dont le monde ambiant et la société sont appréhendés (ils s'indexent sur l'isotopie *anthropos* du modèle triadique du Groupe μ ³¹). Mais «étal», par paronomase (l'une des figures principales de la poésie gauvréenne), est associé à «autel»; l'isotopie «sacré» parcourt également les textes. Enfin, le syntagme «étal mixte» instaure l'isotopie «eros» sur laquelle s'indexe le sème «horizontal» inclus dans «étal» et l'adjectif «mixte» qui, à l'égard de cette isotopie, est orthosémémique.

Gauvreau voit le monde alentour comme un gigantesque marché public, et ce marché est américain. Les premiers mots du recueil précisent l'image par le biais d'un travail sur la matière sonore et gra-

30. Il manque à cette reconstruction, pour des raisons d'espace, quelques méandres. Il faudrait parler aussi de cette mise à distance institutionnelle à l'égard de la France opérée par Robert Charbonneau dans *la France et nous*, se pencher sur les images des États-Unis véhiculées par les «réclames» touristiques, prendre en compte les nombreux articles de presse ou de revues publiés sur la «question» (voir par exemple: Marie-Georges des Allymes, «Choix décisif pour le Canada français: culture française ou américanisation», *la Presse*, 70: 210, 23 juin 1954, p. 34 et 44). Il y aurait en fait toute une étude à faire pour reconstruire dans tous ses détails le «sociogramme» (Claude Duchet) de l'Amérique dans les années quarante et cinquante.

31. Cf. Groupe μ (Jacques Dubois, Francis Édeline, Jean-Marie Klinkenberg, Philippe Minguet), *Rhétorique de la poésie. Lecture linéaire, lecture tabulaire*, Bruxelles, Complexe, 1977, 299 p.

phique typiquement gauvréen, à coups de hache et à l'aide de colle, c'est-à-dire, en termes plus techniques, par une série de substitutions, de suppressions et d'adjonctions de phonèmes et de graphèmes. «Marke meuran» est en effet le résultat de diverses opérations métaplasmiques. «Marke» provient de l'amputation de «*market*» et se double d'une signification seconde, celle de marque, d'empreinte. «Meuran» s'obtient par aphérèse et apocope de «demeurant» et connote l'idée de mort vu sa contiguïté paronomastique avec «mourant». En deux mots, le poème avance que le monde est une foire d'échanges, que cet état de fait est pénible parce qu'il entame, parce qu'il empreint les êtres. Corollaire d'une dénonciation générale du productivisme et d'une critique du capitalisme véhiculée par plusieurs formations discursives, ce lieu commun est ici banalisé, à ceci près qu'il s'enrobe de la coloration que lui ont donnée les automatistes: cet état est transitoire, ce monde de la marchandise est agonisant. Mais que «marke» soit tiré de l'anglais «*market*» suggère que cette domination du marchandage est essentiellement le fait d'une expansion nuisible de l'*american way of life*.

Le monde d'*Étal mixte* est agonisant, en flammes, soumis à la «Feuria», feu et air, incendie ravageur mais aussi furia joyeuse pour celui qui a compris sa promesse de renaissance et rêve d'accroître le degré d'ignition. Si l'ère contemporaine achève, selon Gauvreau, une «boucle des temps», il n'est pas indifférent que cette fin corresponde à l'avènement d'une urbanité, invoquée par des locatifs latins pour mieux être célébrée dans l'euphorie:

Les briques chutent
 Et dans la sueur des éclats de flammes, un bras serti d'exaspère lacère
 la glace pâteuse
 Fini!
 Fini!
 Fini!
 Fini!
 Fini!
 Urbe! Urbe! Urbe!
 Fini!
 Fini!
 Fini!
 Fini!
 mon cœur est libre³².

La ville — c'est-à-dire l'Amérique dans la topique du début des années cinquante (cf. *supra*) — dont parle Gauvreau est jeune et vierge et, parce qu'elle est intacte, il s'en empare, la met à sac, à feu et à sang, la réduit en ruines pour y laisser des traces. Il détruit pour habiter. Mais l'Amérique fait ici retour à la lettre. Le conquérant urbain est investi d'une mission qui va dans le sens cyclique et linéaire de l'Histoire, il noue

32. «Ravage cicatrice», *O.C.C.*, p. 220-221.

et ferme la boucle d'une ère. Aussi n'est-il pas surprenant de le voir repartir à la conquête de l'Amérique, nanti d'une carte fripée où l'Amérique se renomme «Inde» et où une plus petite terre hybride (mixte, siamoise) implose sous les coups de boutoir de celui qui la regarde sans plus pouvoir la tolérer :

Le chant souffre dans l'Inde éprise de feu
et tapissée de fœtus jaunâtres³³

[...] il ne peut plus aimer la cendre où clapotent ses espoirs et ses mythes

Il ne peut plus vidanger le cerne des crucifix familiaux

Il ne peut plus aimer l'arbre

Et le Siam local saute³⁴!

Cette carte fripée, cette «Inde», ce «Siam local», indices d'une reconquête du Nouveau Monde, participent d'une réécriture de l'histoire qui concurrence et dépasse le grand roman historico-épique de type groulxiste, lequel, comme chacun sait, exalte particulièrement les héros et les épisodes de la Nouvelle-France. Aux enchères du marché, Gauvreau triomphe, emportant l'affaire par une surenchère : c'est l'origine, rien de moins, qui était à l'encan.

Étal mixte lit le roman épico-historique d'une double manière.

Au recto du texte, ce modèle dominant est exorcisé. Gauvreau ridiculise les actants principaux, clercs, notables et nobles. Renvoyant Menaud aux calendes grecques, il dirige une «plus belle drave». Tout ce que l'épopée historique comptait de stable et d'assuré se met à vaciller; les clichés, les fragments mythologiques, l'unanimité totalisante, le langage sont la cible d'un verbe incendiaire. Un peuple aux élites aussi saugrenues que «l'abbé de Castris» ou que le «duc de Cauchecrublame», un lieu aussi flatulent que le «duché de Crottemare» n'ont guère de chances d'être élus. Le refus de l'union amoureuse (et de la procréation), omniprésent dans *Étal mixte*, va également à rebours de la *lectio* consacrée de l'histoire. L'incendie fait ravage, contemplé par «Nez chant» ou «nézan» qui, dans un texte légèrement postérieur à *Étal mixte* (*Brochuges*) deviendra plus explicitement «Néjan», mixte de Néron (fils de Claude!) et de Trajan, né poète, empereur burlesque d'un empire qu'il n'a que sur lui-même, et qui chante de son balcon, pendant que l'Amérique («l'Inde éprise de feu»), selon l'expression québécoise, *passé au feu*.

Mais *Étal mixte* n'est pas qu'un éreintement du modèle historico-épique. Il ne faut pas être grand narratologue pour s'apercevoir qu'en son verso le recueil raconte et raconte : une histoire. Celle-ci a son espace imaginaire, ses péripéties, elle suit un cours linéaire et cyclique, est portée par un héros immense capable par sa vision d'em-

33. «Aurore de minuit aux yeux crevés», *O.C.C.*, p. 215.

34. «Ravage cicatrice», *O.C.C.*, p. 220.

brasser la totalité reconstruite, inventeur de la langue à l'égal de Dieu. Ce héros épique est le porte-étendard d'un groupe («Grégor», hérault de l'égrégore), élu par l'histoire et chargé d'une mission épiphanique. Dans *Étal mixte*, il y a de l'action, des assassinats, des prises d'assaut, des sacrifices, des châtements, des serments, des villes en flammes, des viols, des chants et des triomphes, comme dans toute bonne épopée. Et la poésie gauvréenne foisonne de gerbes de verbes, conjugués aux temps privilégiés de la narration, passé simple et aoriste compris.

Faudrait-il conclure à la présence d'une simple contradiction statique, d'un modèle qui serait à la fois rejeté et reconduit? Non. Car ce recto et ce verso sont noués et dénoués sans trêve, en sorte que la contradiction s'avive et devienne énergique. Ces deux versants sont deux cordons d'une seule torsade, liés l'un par l'autre et l'un dans l'autre. L'écriture poétique de Gauvreau opère un travail de lecture et de délecture, elle plonge, jusqu'au cou, dans le romanesque épique national pour mieux en revenir, le déchiffre poétiquement en le considérant comme un bric-à-brac de mots, de métaboles, de phonèmes et de graphèmes, bref, comme un réservoir de tout ce qui le désigne au poème. L'acceptation de l'Amérique est hyperbolisée, elle constitue l'un des moyens utilisés par le poème pour recycler le grand modèle historico-épique selon un principe qui travaille à mettre le passé au passé composé pour en tirer les conséquences dans l'instant présent, à mourir et naître d'un seul geste, à saisir l'intérieur sous l'extérieur et l'aube de demain dans l'ancien jour. *Étal mixte*, par le biais du thème de l'Amérique, engendre une double opération : une amputation (non du passé ou de l'héritage français mais de leurs diktats) et un accouchement (celui de «l'homme d'ici»). De nombreuses séquences des textes du recueil décrivent la procédure de cet engendrement.

Par le jeu des graphèmes, «Je I rize», grand titre d'un poème, projette le sujet («I») dans l'action même qui le constitue. L'énoncé est saturé de sens, suppose une démarche où la création doit être action, annonce que cette action est rayonnante («Je irise») et renvoie (par «iris») à la nécessité de la vision. Mais «Je I rize» c'est aussi, à l'anglaise : je m'élève, je me dresse, j'émerge («I rise»). Où? Dans la ville américaine, perforée de buildings («high rise»). Et c'est encore, à la québécoise cette fois : il y a moi qui m'élève et, en face de moi, ils «risent», ils rient de moi, comme si tout sujet qui se prend en charge ne pouvait, dans l'ordre présent des choses, que susciter le rire, à l'exemple du poète d'avant-garde incompris de ses semblables³⁵. L'expression condense un accouchement de soi par soi qui reste éminemment difficile.

35. Des rires («épormyables de bossus en transe», dira Gauvreau) accompagnèrent la représentation de sa pièce *Bien-être* (bien naître?), qu'il jouait avec Muriel Guilbault en 1947. Comment ne pas relire ces phrases de François Hertel à travers le filtre de ce *meque rident* : «Nous nous gaussons volontiers de ce qui nous dépasse. Les vastes intuitions nous déconcertent et nous rions à gorge déployée des poètes, rêveurs et artistes, de tous ceux qui s'élèvent, par leurs inquiétudes et leurs recherches, au-dessus de l'esprit terre-à-terre de notre milieu» (*op. cit.*, p. 40).

L'acte de baptême est contenu dans ce poème sibyllin :

Thathhamauzauskayakutès.

Quelques éclats de sens disent l'esprit et le rôle de ce totem personnel. Matière de chair (*that ham*, qu'il faut relier au vers «don du jambon carrelé»), cabotin et mauvais acteur (*ham*³⁶), étroit lieudit (*hamau*), oiseau retenu aux pattes comme un mot par ceux qui l'entourent (*auzaus*), individu porteur et surnageant (*kayak*), perroquet bégayant (*kayakutès*), le tout aux couleurs d'un fils de l'homme, sorte d'incarnation d'un nouveau dieu, celui de l'Amérique, *alter homo* de la *Primemaya*.

La poésie gauvréenne avalise donc cette acceptation de l'Amérique, qui est l'un des motifs majeurs de l'axiologie nouvelle émergeant dans le discours social au mitan du siècle. Elle y est cependant l'objet de plusieurs traitements spécifiques : banalisation de l'américanisation («marke meuran»), surenchère quant à l'origine du destin, retour à une pureté instinctive originelle qui, à la fois, surpasse, épuise et désamorçait toute définition du type national. Plus encore, elle y subit une hyperbolisation qui, en contradiction avec la tendance générale du discours, participe d'un recyclage, d'une remobilisation du grand modèle historico-épique. En cette guise, elle constitue aussi l'un des matériaux poétiques qui permettent à «l'ange métorfoze», aggelos de l'égrégore, cyclope météorique et chamane de la métamorphose, de se glisser dans la robe de l'ange de la tradition, de s'emparer de ses ailes, en recueillant, dans les déchets du langage de la ville américaine, les signes dépenaillés qui préfigurent l'aube nouvelle.

36. *Ham actor* : cabotin ; *to act ham* : jouer comme un navet. Dans le vocabulaire du music-hall, *ham* désigne le gros comique de la troupe. Gauvreau est un assidu des spectacles burlesques (...américains) et le monde lui apparaît aussi, dans *Étal mixte*, comme un théâtre grotesque.